Olivier Lenoir

Du mythe à la clinique : un procès de l'écriture du nœud

Du possible au contingent …

RSI, à la fin de la leçon V en février 75, Lacan pose la question du rond 4ème, le Nom-du-Père de Freud, « Est-ce indispensable ? ». C'est du fait de notre inconsistance, dit-il, tout comme celle héritée de nos pères qu'il faudrait se coltiner ce nœud de plus « sur le dos, sur le col ou ailleurs »[1]. Alors, s'en passer, s'en servir ?

Il y a la possibilité de s'en passer. Car, s'il y a le nœud à 4 d'un côté, le 3 de l'autre, il est toujours *possible* d'imaginer de se passer du 4ème, de ce possible du tableau des modalités : ce qui cesse de s'écrire $p \vee \sim p$. C'est la leçon I du séminaire XXIII et c'est souligné par Pierre-Christophe Catelineau dans le dictionnaire de Roland Chémama, « Le possible désigne les alternatives imaginaires qui se présentent à la conscience en l'absence de cette nécessité authentifiant l'acte d'un sujet humain ». Or, il n'est pas question ici d'en rester à l'imaginaire de manipulations, aussi adroites soient-elles mais d'examiner de quelle contingence cela relèverait. La contingence n'a pas de condition, elle est condition. Surgissement, elle a des conséquences…

Le contingent est ce qui cesse de ne pas s'écrire, ce qui advient en tant qu'acte [*là encore les formulations de P.C. Cathelineau*]. De manière possible « $p \vee \sim p$ » cela cesse de s'écrire tant qu'advient ce qui fait acte et qui désormais cesse de ne pas s'écrire. Du possible au contingent, il y a la marque d'une temporalité, une scansion, un déplacement subjectif, un moment – moment comme espace de temps – d'une *écriture* ce qui, nous dit Lacan, cesse, [*virgule*] de s'écrire. C'est ainsi d'une écriture qu'il s'agit et tout est dans la scansion par cette virgule. Cette scansion, passage du possible au contingent est aussi et surtout rupture, à entendre comme le passage du continu comme possible au discontinu du contingent.

Mon ambition pour aujourd'hui est d'exposer ce que serait la contingence du passage du 4 au 3. C'est de clinique qu'il s'agit et pour l'aborder, je passerai par la lecture d'un mythe.

Lecture d'un mythe

Pourquoi en passer par un mythe ?

[1] RSI, leçon V du 11 février 75, ALI, p.85

Le mythe n'est pas qu'une histoire, belle ou dramatique, il n'est mythe que pour et par son effet sur le lecteur, il est mystère agissant, défi au sens. Son effet, c'est le temps d'un nouage, une prise dans le sens, un temps logique, le moment d'une contingence où quelque chose cessera de ne pas s'écrire. Je vais illustrer ce moment avec Bellérophon dont j'ai trouvé la trace chez James Février.

James Février dans son histoire de l'écriture – une référence continue de Lacan dans ce domaine – mentionne l'épisode Bellérophon au chant VI de l'Iliade, l'histoire est brève, je la résume :

L'affaire débute avec une tentative de séduction. Antéia, la femme de Proitos, désira ardemment s'unir au fils de Glaukos par un amour secret ; mais elle ne persuada point le sage Bellérophon et c'est ainsi que par désir de vengeance elle s'adressa à Proitos son mari, lui demandant la mort du prudent mais impudent jeune homme : « Meurs, Proitos, ou tue Bellérophon qui, par violence, a voulu s'unir d'amour à moi ». Le pauvre mari bien embêté n'osa cependant se résoudre à exécuter la sentence épouvantable et confia la tâche impossible à son beau-père.

James Février cite l'Iliade : « Proitos, roi d'Argos, voulant se venger de lui, l'envoie porter au roi de Lycie, son beau-père, une tablette repliée qui contenait des signes funestes ; c'était un ordre de mettre à mort le héros »[2]. Février cite ce passage en appui du thème de l'écriture porteuse d'un message à l'insu du messager. À noter que dans l'histoire de l'écriture les exemples en sont nombreux. Nous restons avec Bellérophon.

L'histoire se prolonge avec une série d'échecs dans le complot en vue de sa mort et, tant qu'il eût la faveur des Dieux nous dit Homère, le héros invincible triompha de la Chimère – ce monstre femelle –, de divers autres monstres, des hordes de guerriers sauvages, ainsi que de tous les pièges tendus par le roi de Lycie qui de guerre lasse finit par lui accorder sa fille et la plus belle moitié de son royaume.

Que sait l'insu ?

Le comble avec Bellérophon, se passe donc à l'insu du héros et le porte à l'amour. L'écriture est porteuse d'insu. Insu donc inconscient, c'est l'échec de l'amour clandestin sollicité par Antéia qui le plonge dans l'aventure – échec pour l'une ou bévue de l'autre –, Bellérophon est porteur du message de sa propre mort, la lettre dont il ne sait rien le conduit à l'amour. Ainsi, c'est déjà un parcours de la lettre qui de Poe à Lacan aura le

[2] J. Février, op. cit., p.26

succès que l'on connait. Si celle-ci n'est pas volée, ce n'est pas son trajet qui aura été détourné, mais son but, de la mort à l'amour ! C'est bien une « purloined letter » adressée au roi de Lycie. Insuccès de l'une, bévue de l'autre et pour finir, un jeu de dupes où l'amour triomphe, au moins passagèrement. Serait-il abusif d'en conclure que :

L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre ?

L'insuccès de l'unbewusst c'est l'amour ! Où Homère aurait été lacanien….

Du mythe au witz, la question du sens et son interprétation borroméenne

À l'écoute du witz, quelque chose se tend, s'entend et se détend chez l'auditeur, il y a temps pour le lecteur d'un arrangement symbolique. Jean Brini a montré dans « fin de partie », comment se noue et se dénoue dans un mouvement de Reidemeister, le rond du Symbolique et son nouage avec l'Imaginaire quand se dénoue le Witz… Mais ce n'est pas uniquement pour faire un bon mot que j'ai cité cette histoire de Bellérophon, c'est pour souligner l'assemblage logique d'une écriture, d'une temporalité et d'un nouage où se construit le sens ; le sens est une construction, il est résultante d'un nouage.

Mais, qui est en cause dans cette histoire ? Je pourrais si j'étais « objectif » dire que l'objet de mon étude, c'est le mythe, c'est Homère, c'est l'Iliade ou Bellérophon ou aussi bien, mon patient, l'analysant ! Mais en fait, c'est bien moi, le lecteur de cette écriture, c'est avec/dans et par ma lecture que se fait le nouage.

Parenthèse : Le Phèdre est ce dialogue où Platon parle de l'origine de l'écriture et de ses ambiguïtés, l'écriture comme *pharmakon*. Derrida dans son commentaire du Phèdre, « La pharmacie de Platon », revient sur ce fait que *la lecture est l'écriture*, ajoutant cette nuance que « cette unité ne désigne ni la confusion indifférenciée ni l'identité de tout repos »[3]. Je referme la parenthèse.

Au début du récit, je ne connais rien de ces personnages, le mythe est obscur, c'est mon symptôme d'être envahi d'un savoir inadéquat ou d'un non savoir, je suis en attente. Or, c'est certain, je ne saurai jamais tout de ce mythe, je n'en détaillerai jamais le sans fond des motifs et des variantes. Freud a lu Œdipe, il en a fait usage dans une tentative d'établir l'universalité d'une loi qui est depuis largement contestée, mais l' Œdipe n'en reste pas moins une aide incontournable pour penser la clinique. Freud, d'ailleurs, n'a retenu d' Œdipe que la tragédie Thébaine, il n'a jamais mentionné Œdipe à

[3] Derrida, La Pharmacie de Platon in le Phèdre, GF, p.258

Colone. Si bien que Lacan a situé le complexe d' Œdipe comme le symptôme de Freud, et au début du sém. XXIII, comme un symptôme tout simplement[4].

Face à Bellérophon, je suis dans le champ de la clinique, dans l'évidence d'un non savoir, évidence devant un vide s'évidant devant ce passage incessant du *e* au *a*, il me faut évider ce *a* central, à jamais inaccessible, ni à moi ni à mon analysant. Dans l'instant de voir et le temps de comprendre, voici ce qui opère :

1 - Une écriture porteuse d'insu : insu de Bellérophon, du mythe, de ma lecture et de mon écriture.

2 - Un héros se révèle à lui-même : Bellérophon ou plus modestement, ce sera l'analysant.

3 – Les effets d'une contingence, pour Bellérophon c'est une levée des inhibitions et l'accès à l'impossible jouissance phallique, cette jouissance dont Lacan nous dit dans le séminaire XVIII : « le réel de la jouissance sexuelle, en tant qu'elle est détachée comme telle, c'est le phallus. Autrement dit, le Nom-du-Père »[5].

4 - La présence et le poids de la loi, celle du Père, son insupportable nécessité et sa paralysante inutilité.

Un quatrième rond pour faire tenir

Dans ma lecture du mythe – comme face à mon patient – quelque chose du Symbolique est défaillant, je cherche un sens et ne le trouve pas. Lorsqu'enfin le nouage opère, c'est celui d'un faux trou comme le présente Lacan où dit-il, il y a doublage du Symbolique par le symptôme : « Dans le cas du Symbole et du Symptôme, […] ce qui fait trou, c'est l'ensemble plié l'un sur l'autre, de ces deux cercles (figure I-12) »[6]..

fig. 13

Ce faux trou fait du nœud, un borroméen à 4 et lui permet de tenir. Mais on le remarque, le sens est mal repérable, mal assuré, il n'y a pas d'évidence centrale, le petit *a* est difficile à repérer aussi, lui qui « aimante » le sens et les jouissances. Et j'ajouterai que le symptôme en cette place excède de loin la place

[4] Sém. XXIII, leçon du 18 novembre 1975, ALI, p.30 : « Le complexe d' Œdipe comme tel est un Symptôme. C'est en tant que le *Nom-du-Père* est aussi le *père du nom* que tout se soutient, ce qui ne rend pas moins nécessaire le Symptôme ».

[5] Sém. XVIII, leçon du 20 janvier 1971

[6] Sém. XXIII, leçon du 18 novembre 1975, ALI, p.31 : « Dans le cas du Symbole et du Symptôme, […] ce qui fait trou, c'est l'ensemble plié l'un sur l'autre, de ces deux cercles (figure I-12) ».

que Lacan lui donne dans *RSI* le 18 février 75 (p.98) où le symptôme est cet écho de l'inconscient, « ce qui apparaît dans le Réel ». Le symptôme ici, c'est la proposition de Homère telle que je la lis – la lie –, c'est la lecture dans laquelle je suis pris, c'est ma patiente dont je vais vous parlez, c'est « *l'inconsistance qui nous vient de nos pères* », c'est une nomination symbolique par la loi du Père. Bellérophon y est assujetti, il n'a pas accès à l'insu de la lettre, il lui faut la protection des Dieux pour vaincre la Chimère, et la mort à laquelle il est promis. Son nouage est fondamentalement défaillant et n'a de consistance qu'avec le Nom-du-Père. Ses victoires sont une conquête sur ses chimères, il va par ses combats, dépasser la sujétion dans laquelle il est et se libérer du joug des interdits, c'est ainsi qu'il gagne l'amour.

Continuité/discontinuité – Chirurgie/transformation

C'est par l'écriture qu'apparaît le 4ème rond, c'est par l'écriture qu'il va se dissoudre. Nous faisons retour à la topologie : avec la topologie il n'y a que des rapports de voisinage, de malléabilité, de continuité. Lacan dans *Les Noms-du-Père* en janvier 74 : « C'est ce qu'ils appellent eux, les mathématiciens, la déformation continue »[7]. Dans *RSI*, en avril 75 : « La topologie [, qui] envisage l'espace autrement […] l'instauration de notions de voisinage, voire de point d'accumulation, cet accent mis […] sur la discontinuité. […] la continuité, c'est bien le versant naturel de l'imagination »[8]. Dans *La topologie et le temps* il parlera d'homotopie, cela a été développé par Stéphane Dugowson (voir l'animation sur le site) qui souligne la nature d'oxymore de ce terme qui indique aussi une discontinuité. C'est ici le vaste débat de la chirurgie à la transformation, malléabilité dit Lacan où la topologie ne fait que retrouver l'impossible résolution du continu, un continu inaccessible au symbolique qui par essence fait rupture, coupure, fait trou, c'est la logique du signifiant. C'est bien la force de la topologie du nœud et de la clinique borroméenne de rendre pensable cet impossible logique.

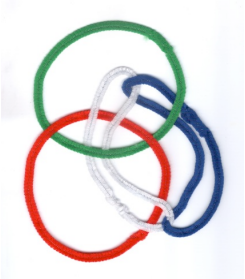
Dans la clinique borrroméenne, une dynamique se dégage au fil de la cure qui n'est elle-même que l'écriture d'un nouage et donc jamais la fixation d'une quelconque idéalité ou imaginarisation d'un sujet. Il ne faudrait jamais oublier que cette écriture est celle qui se fait dans et par le transfert avec l'analyste. C'est donc lui l'écrit-vain, car il

[7] Sém. XXI, leçon du 15 janvier 1974, ALI, p.96.
[8] Sém. XXI, leçon du 8 avril 1974, ALI, p.140.

n'en tirera aucune gloire, guère plus qu'un éclairage sur sa propre position et son expérience, destiné qu'il est à la position poubelle de l'objet a pour l'analysant !

Quelques notes cliniques

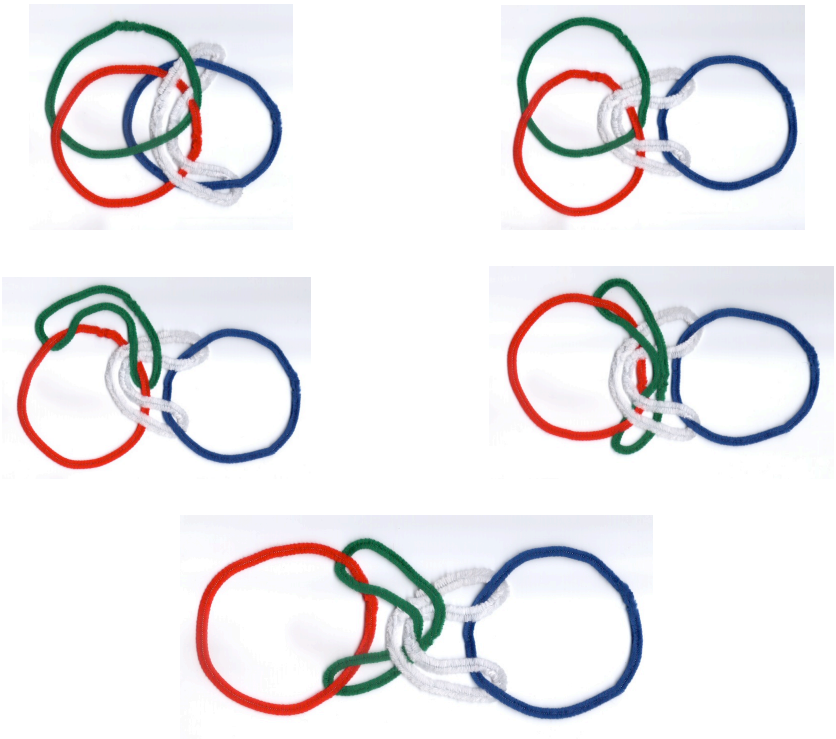
Pour terminer, j'ajouterai une note clinique avec cette personne, appelons-la Noémie, cela ne lui va pas si mal, de surnager tel Noé sur un océan de larmes que dit-elle, elle n'a jamais su lâcher ailleurs qu'en séance ! Noémie a montré bien du courage, obligée toujours, de ne pas dire, ne pas pleurer malgré des sévices depuis l'enfance. Et protéger son père si faible lui disait sa mère, c'était sa charge de le consolider, tout était charge, et source d'angoisse ; l'angoisse, un signifiant massifié qui envahit sa vie. Elle se dit obligée toujours de répondre à ces règles et lois où Noémie est prise au piège. Venir consulter était sa dernière chance avant de lâcher prise pensait-elle et devoir renoncer à ses ambitions et bientôt aussi, constater l'abandon de son compagnon pourtant si aimant, mais elle ne pouvait le mériter, cela devait arriver, tout le lui disait. Chez Noémie le Nom-du-Père fait symptôme mais de ce symptôme essentiel au nouage, sans lequel rient ne tient, son angoisse est que tout lâche. Le rond quatrième, en faux trou avec le symbolique est seul garant d'un borroméen fragile. En séance, j'en fais la lecture c.a.d. l'écriture d'un nœud à 4.



Il y eut du travail, des séances, un questionnement du signifiant angoisse qui revenait si facilement… Je ne mentionnerais que deux moments qui furent décisifs, de ces moments où quelque chose d'un acte fut posé par Noémie, ce que nous avons entendu de la contingence. Il y eut ce week-end, en famille, si tranquille en apparence, mais soldé par l'une de ses crises d'angoisse majeure. Le seul recours avait été d'appeler au secours et prendre un rendez-vous d'urgence pour le jour même. Or, me dit-elle en séance, ce fut juste après cet appel, des démarches si longtemps repoussées furent expédiées, son adresse changée pour son « chez elle » qui n'était plus l'adresse de sa mère, elle me dit que ça suffisait comme ça ! Quelque chose avait opéré, s'était dénoué. La séance suivante, elle me rapporte qu'une rencontre inattendue avait eu lieu, en face à face avec ce père si dévalorisé et auquel elle n'avait jamais parlé, elle le remit en place de père, il se révéla très simplement un père. Je vous passe nombre de détails…

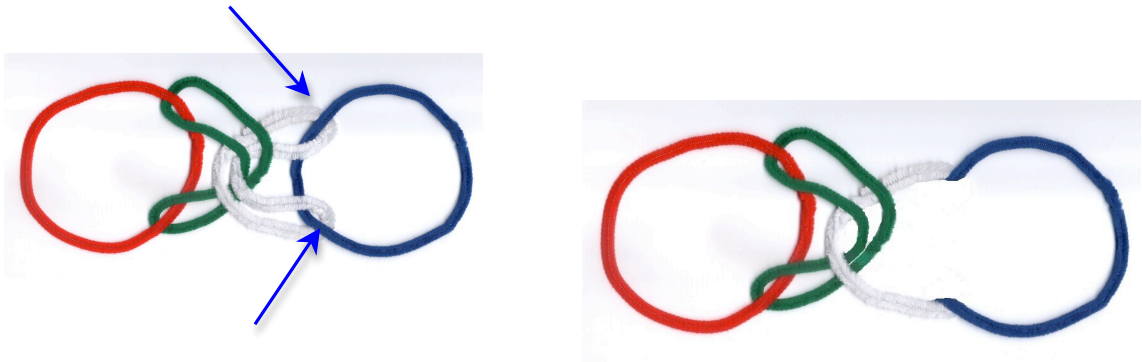
Pour moi, dans ces deux jours, quelque chose s'est écrit d'un nouage enfin délesté d'un Symptôme Nom-du-Père, massivement encombrant. Noémie avait vaincu sa

chimère. Il y eut dans ces deux jours un dépliage du Symbolique, un étirement de la chaîne borroméenne[9].



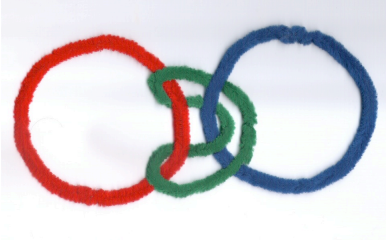
Ici la figure I-8 du sém. XXIII p.29

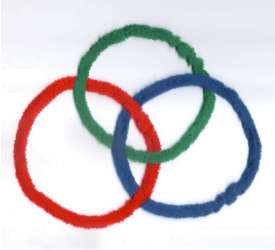
Et pour finir, Lacan dans le séminaire XXIII le 13 janvier 1976 (ALI, p.83) : « C'est de suture et d'épissure qu'il s'agit dans l'analyse ». Je propose l'idée d'un raboutage du symbolique et du symptôme que Lacan posait déjà comme dédoublement.



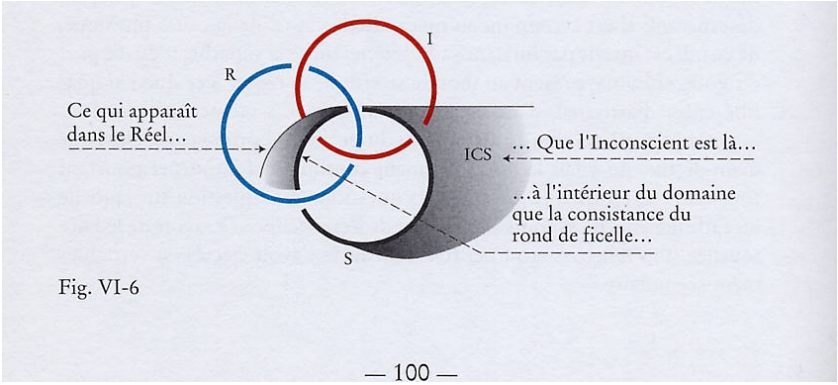
Ainsi est opéré le passage du 4 au 3 pour aboutir au chaînœud à 3 qui par dépliage nous ramène au borroméen bien connu.

[9] Conférence à Yale Université en novembre 1975, publiée dans le n° 6/7 de Silicet, Lacan propose le modèle de l'étirement d'un nœud à 4 en forme de chai-nœud.





Dans ces 2 moments décisifs, il y eut passage du 4 au 3, la disparition actée du faux trou au profit d'un « vrai » borroméen à 3. Le symptôme n'a pas disparu bien sûr et bien au contraire, mais pour le second temps de la cure, il a retrouvé la place de l'écho de l'inconscient, « ce qui apparaît dans le Réel »[10]. Et pour l'analysant comme pour l'analyste pourront de développer autour du point central de nouage, la reconnaissance des jouissances et la construction du sens.



J'ai retrouvé chez Noémie la prégnance d'un surmoi dominateur, écrasant, formant sinthome[11] car seule garantie d'un nouage qu'autrement Noémie pressentait comme instable. Débarrassé de ce sinthome superfétatoire Noémie a retrouvé l'aisance et la souplesse d'un nouage à trois qu'il lui faudra déployer.

Quelques jours plus tard, j'ai pris l'initiative d'arrêter cette première tranche d'analyse et demandais à Noémie de revenir, si elle le souhaitait, pour commencer son analyse enfin. Cela se fit effectivement quelques mois plus tard. Orthodoxe ou pas, c'est un acte qui fut posé et relisant Bellérophon, j'ai fait ce lien avec l'écriture d'un nouage, ce fut ma lecture d'un mythe et ma conclusion : le passage est possible d'un nouage à 4 à un nouage à 3.

Et pour finir, je n'ajouterai que ceci :

Le contingent dans l'analyse c'est l'écriture de l'analyste.

---

[10] *RSI* le 18 février 75, p.98

[11] Sém. XXIII, leçon du 18 novembre 1975, ALI, p.13 : « en somme le père est un symptôme ou un sinthome »